

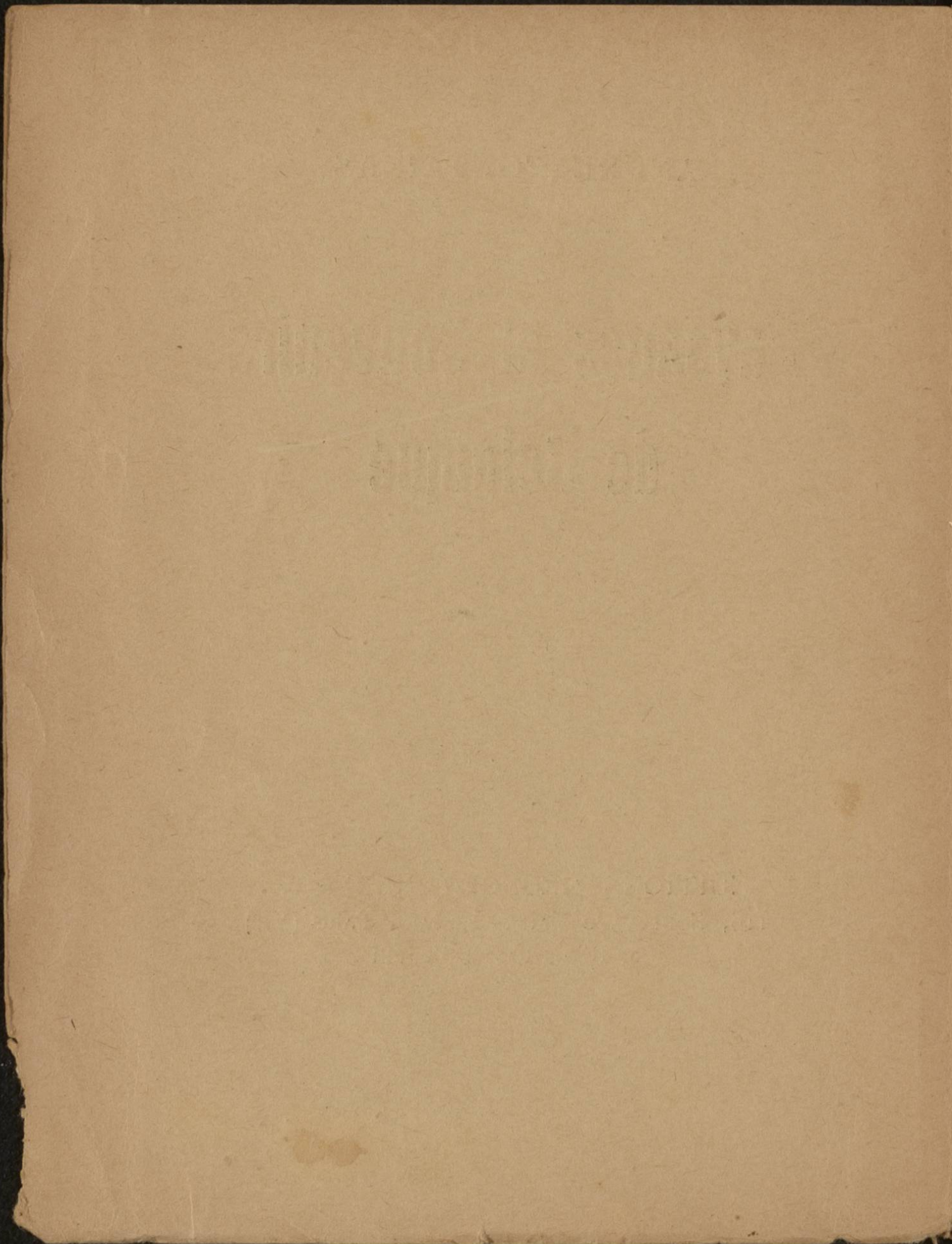
ANDRÉ FONTAINAS

Paysages et Souvenirs de Belgique

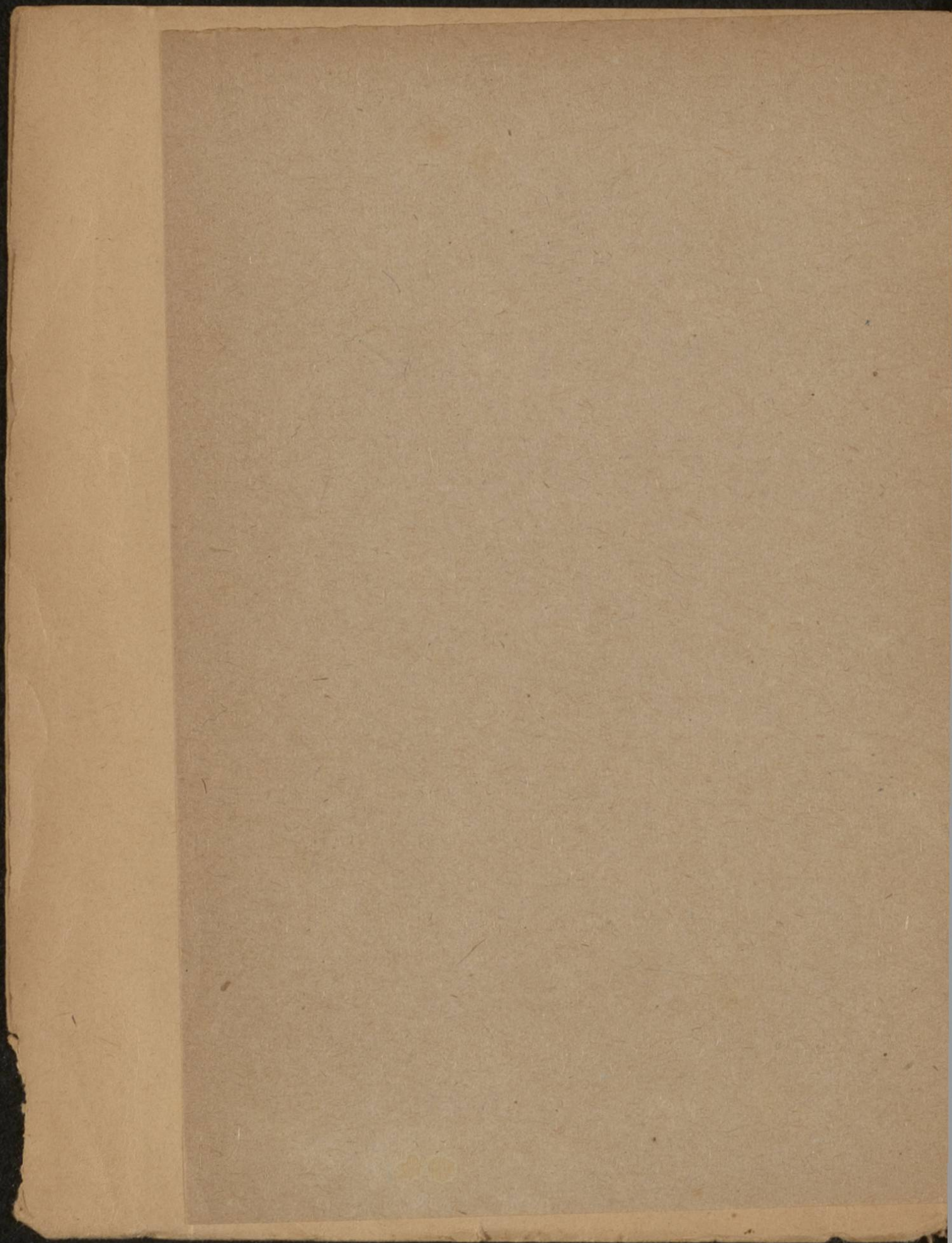


ÉDITIONS GEORGES CRÈS & C^{ie}
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (VI^e)
5, RÄMISTRASSE, ZÜRICH

MCMXIX



MLPO 2007



Paysages et Souvenirs de Belgique

DU MÊME AUTEUR .

Poésie.

LE SANG DES FLEURS.
LES VERGERS ILLUSOIRES.
NUITS D'ÉPIPHANIES.
LES ESTUAIRES D'OMBRE.
CRÉPUSCULES.
LE JARDIN DES ILES CLAIRES.
LA NEF DÉSEMPARÉE.

Prose.

L'ORNEMENT DE LA SOLITUDE.
LE FRISSON DES ILES.
L'INDÉCIS.
HISTOIRE DE LA PEINTURE FRANÇAISE AU XIX^e SIÈCLE.
HÉLÈNE PRADIER.
FRANS HALS.
LES ÉTANGS NOIRS.
LE PORT D'ANVERS.
LA VIE D'EDGAR ALLAN POE.

Traduction.

DE L'ASSASSINAT CONSIDÉRÉ COMME UN DES BEAUX-ARTS, de
Thomas De Quincey.
CINQ POÈMES, de *John Keats.*
L'AMOUR MODERNE, de *George Meredith.*

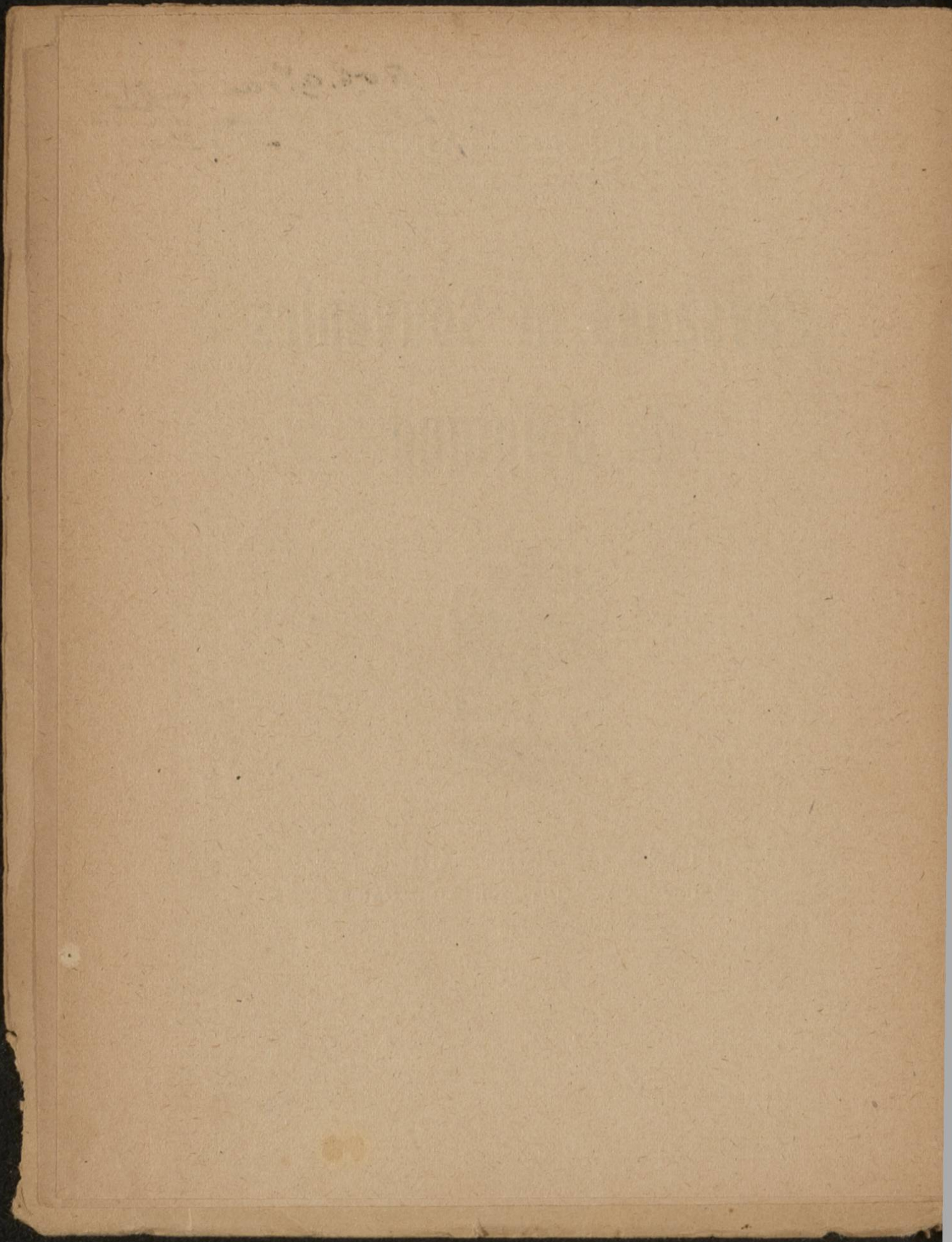
Rob. O. Van Nuffel
ANDRÉ FONTAINAS

Paysages et Souvenirs de Belgique



ÉDITIONS GEORGES CRÈS & C^{ie}
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (VI^e)
5, RÄMISTRASSE, ZÜRICH

MCMXIX



Paysages et Souvenirs de Belgique

I

SEMMERZAEKE

A mon ami Maurice Féron.

Semmerzaeke! — Précieux souvenirs des années ardentes, êtes-vous si pâles que je ne puisse vous évoquer? J'essaierai. Peut-être vous lèverez-vous de la poussière d'oubli, avec un visage frais, dans le parfum de jeunesse que j'ai tant aimé?...

Je revois, au sortir de la gare, une route droite, avec sa double bordure de peupliers bruissants, la plaine à perte de

vue découpée par champs étroits en cultures bigarrées, les villages autour des clochers d'église qui la parsement çà et là.

Un pont court passe l'Escaut tranquille. On croise un chemin. A l'angle, un estaminet, où souvent, au retour de promenades, nous nous sommes rafraîchis d'une lampée de *double-uitzel* agréablement aigre.

A gauche, on gagnait, au plus vite, par des sentiers, la maison de mon ami. Souvent, nous suivions devant nous. De blanches maisons carrées, dans leurs courtils fleuris, marquaient l'entrée du bourg de Gavre. Une vaste place précédait l'église de pierre grise ; on y désignait la maison communale, la demeure du notaire. A un coin de rue nous sonnions : une grille étroite entre deux corps de logis, entremêlée de lierre ou de vigne folle.

Un lent bruit de sabots, la grille s'ouvrait. Une servante joufflue, blonde et

rose, riait en s'épongeant le front d'un coin de son tablier. René lui serrait la main et je faisais de même. Ils échangeaient en flamand de rapides propos auxquels je comprenais peu de chose. Sur le perron nous accueillait la tante de mon ami, Mme D..., et, auprès d'elle, se tenaient son jeune fils, sa jeune fille, enfants songeurs aux fronts têtus, et parfois aussi son beau-frère, le père de René.

Qu'est-il advenu d'eux depuis tant d'années révolues ? Le père est mort ; René bientôt l'a suivi ; ils sont couchés tous deux dans l'étroit cimetière de leur village. Je n'ai pu assister à leurs obsèques. Je ne suis jamais retourné, malgré mon désir, dans ces parages : irai-je un jour ? reconnaîtrai-je leurs sépultures ?

Mme D... vit-elle encore ? et la servante familière ? Où sont les enfants d'alors, et quelle est leur destinée ? Un jour, il y a longtemps, j'ai écrit pour savoir ; on ne m'a pas répondu.

René seul et son père avaient coutume de s'exprimer en français. Les autres parlaient flamand entre eux, et n'usaient du français que comme des étrangers. On y sentait l'effort ; ils le sentaient eux-mêmes, et ils s'en intimidèrent.

Heures douces à ce calme foyer ! Mme D... était cordiale avec simplicité. Son geste était rare, sa parole réservée, mais elle était attentive et serviable.

Quel âge pouvait-elle avoir ? Elle était grande, corpulente, vêtue toujours de noir avec un tablier sur sa robe ; ses cheveux blonds, ses fraîches joues très roses, son teint très clair, l'éclat souriant de ses yeux, deux lèvres tendres entr'ouvertes sur des dents pures et égales laissaient présumer, en dépit de son manque absolu de coquetterie, qu'elle était encore assez jeune.

Les enfants n'avaient guère plus de huit ou dix ans. René les aimait : il les obligeait à parler français ; il leur racontait des his-

toires et il les emmenait quelquefois en excursion avec nous.

On dînait, on soupait non loin de hautes croisées par où l'on découvrait la place. Les jours de marché, on y saluait, on y hélait un passant, un fermier des environs, un ami, qu'on engageait à entrer, à prendre avec nous le café.

Le jardin s'approfondissait derrière la maison. Je n'en vois plus distinctement que les premières plates-bandes. C'est là que je m'épris de ces négligées délicieuses aux noms surannés, les balsamines, les belles-de-nuit, les dames d'onze-heures, dont René recommandait, avec beaucoup de bon sens, qu'on formât sans cesse des ensembles variés. Elles sont, en effet, pleines de grâce ; leur charme est durable ; leur parfum généreux.

Dans les angles des murs grimpaient à foison des volubilis bleu pâle, dont les tiges enroulées s'ouvraient au feu de quelques capucines.

Le soir, on s'attardait volontiers dans ce jardin aux saines senteurs nostalgiques. Tard on se séparait, dans les ténèbres, à la grille. Nos pas résonnaient sur le pavé désert. Le chemin descendait entre les maisons obscures et serrées; un sentier glissait à travers les champs noirs, s'élevait sur la butte où se dressait la nocturne silhouette d'un moulin à vent, redescendait pour remonter au long des maisonnettes, du cimetière et de l'église basse de Semmerzaeke.

Au réveil, quelles fêtes ! La fenêtre recevait l'odeur des corolles blanches et du verger heureux; un bout d'Escaut luisait, dans le bas, au soleil, et, dans le ciel de Flandre, pendaient en courant les nuages aventureux.

René m'appelait tôt. Nous déjeunions; nous sortions. Nous flânions, nonchalants, par la prairie entre les arbres à fruits, par les sentes du village où les paysans le saluaient, lui demandaient quelque conseil,

qu'il leur donnait avec assurance, d'un ton vif et enjoué. Il les interrogeait sur eux-mêmes, sur leurs familles, sur leurs travaux. Des aoûterons étaient allés en France, mais ils savaient seulement que leur chef d'équipe les avait emmenés jusqu'à Paris ; ils y avaient attendu, plusieurs heures, dans une gare ; un train les avait déposés aux abords d'une ferme considérable, la besogne y avait été bien réglée, reconfortante, facile ; les moissons superbes. Ils ne se rappelaient le nom ni de la ferme, ni du bourg voisin ; ils en étaient revenus, comme ils y étaient allés, sous la conduite d'un chef responsable ; ils s'étaient remis complètement à sa direction et souhaitaient d'y retourner l'année suivante : ils avaient pris garde qu'on y vivait plus largement et que le labeur y était à la fois mieux rémunéré et moins rude que chez eux.

Le père de René nous attendait pour le repas de midi. La chère était frugale,

mais soignée ; un seul vin, mais choisi. On causait doucement, de nos études, des choses de la politique, de sociologie, de littérature. Je me plaisais à me détendre en aperçus paradoxaux, en assertions capricieuses : René souriait, mais son père montrait chaque fois un peu de surprise.

Ou nous lisions, s'il pleuvait ou faisait froid, dans la chambre d'étude, ou nous emportions nos livres et nous nous étendions soit dans l'herbe du jardin, soit sur un talus au bord du fleuve. De longs bateaux étaient hâlés en files presque ininterrompues, à jours et heures fixés, et tantôt descendaient vers Gand, tantôt vers Audenaerde remontaient. Les mariniers piétinaient de l'avant à l'arrière, appuyant à fond, des deux mains, la perche maintenue à leur épaule. La voile grise se tendait au vent. Sur le degré de la cabine, abritées d'une tente de toile claire, entre les pots de fuchsia, les cages à serins et les lourdes boules de verre jaunes ou vertes, des

femmes tricotaient, ou disposaient du linge à sécher sur des cordes, ou écosaient des légumes, sur leurs genoux, d'un mouvement machinal. Une jeune ébouriffée riait de ses yeux d'or audacieux, faisait la moue de ses lèvres malicieuses, nous lançait une parole provocante et disparaissait tout à coup.

Nous demeurions, des heures, dans l'ombrage d'un saule ; nous lisions, parlions peu ; nous rêvions d'accord.

D'autres jours, nous nous levions plus actifs. Joyeusement nous nous mettions en route, et nous marchions allègres par les campagnes accueillantes.

Au bruissement des arbres dépouillés, dans la brise du printemps naissant sous le gris silencieux des nuages, une foliole jaune de peuplier tremblait à quelque ramille. Les chaussées à l'horizon plongeaient, entre les prairies couvertes d'eau, vers les clochers d'argent terne des villages proches, Eecke, Vurste, ou Melsen. L'Es-

caut s'imposait à la contrée envahie... Nous allions devant nous; notre marche retentissait au pavé gagnant, en ligne droite, à travers la plus monotone région, la charmante villette de Deynze, son pont gracieux sur la Lys, où, vers l'automne, odore, fétide, le chanvre qu'on rouit.

Le pays, l'été, se transfigure. Les blés, les avoines, les orges frissonnent aux plaines; les carrés de colza, de sainfoin, de betteraves, de pommes de terre se multiplient; la fine petite fleur bleue du lin palpite; il y a des trèfles en grand nombre, des nielles, des coquelicots, des bleuets; des oiseaux pépient, sautillent dans les champs; une alouette jette du haut du ciel son chant d'ivresse; des hirondelles évoluent, éployant leurs ailes en ciseaux.

Le soleil blondit l'atmosphère où s'harmonisent, nuances fondues à l'azur frêle de l'air, la verdure limpide des arbres, le brun du sol, le rose sensible des maisons

de briques et leurs toitures d'ardoise douce.

Je me souviens du bois d'où l'on débouchait soudain sur le marché populeux du gros bourg de Nazareth. Ce nom ensorcelait nos esprits. Nous le peuplions de visions de Galilée. Comme en un tableau ambré de l'école hollandaise, nous avons aperçu, par une porte ouverte, le charpentier, penché sur l'établi, auprès du groupe radieux de la mère, assise, le sein nu, à la croisée lumineuse, et de l'enfantlet en son giron qui lève vers elle des mains délicates et un visage fin. Des filles, portant la cruche sur l'épaule, s'approchaient de la fontaine, d'une allure souple, cadencée; elles étaient grandes et belles et bienveillantes au voyageur; leurs yeux troublants et purs scintillaient sous leurs épaisses chevelures. Nous les regardions s'asseoir aux margelles des puits, hisser les seaux d'un mouvement large et régulier de leurs bras nus, ou paisiblement re-

gagner leurs demeures. Sans effort, je suppose, nous nous fussions nous-mêmes imaginés chameliers dans une caravane vers les bords du lac de Tibériade...

Dans le calme frémissant des heures matinales, décor de prestige plus réel, nous traversons, en longeant l'Escaut, Syngem, Huysse, Eyne, villages très humbles, dont l'un — je ne sais plus lequel — est le lieu d'origine de l'érudit musicien Gevaert, en ce temps-là directeur du Conservatoire de Bruxelles : René en faisait à son pays un titre de gloire.

Et nous aboutissions à Audenaerde ; nous y dînions ; nous nous attardions.

Le guerrier d'or flamboyant dans la lumière attirait sans cesse notre attention sur le beffroi que sa stature élégante amortit. Il est le trésor et le symbole de la cité. On l'appelle avec familiarité « notre petit guerrier Jean » ; il mesure deux mètres de hauteur, mais, d'en bas, il apparaît svelte et menu. Ses pieds posent sur la large

couronne dont le beffroi est surmonté, surpassant d'un étage à peine les combles de cet édifice harmonieux et fouillé, qui est bien l'Hôtel de Ville le mieux proportionné, le plus chantant aux yeux, le plus ravissant, de la Belgique entière.

Nous ne manquions point, d'ordinaire, à accomplir notre tâche de touristes. Nous visitons la grande salle, la salle du Conseil avec sa porte ouvragée et sa cheminée monumentale. Nous passons devant l'ancienne Halle aux Draps, transformée en théâtre ; nous admirions de Sainte-Walburge la tour élancée en dépit de son lanternon disgracieux, et d'où s'envolent les notes diaprées d'un carillon aérien ; nous traversons un pont pour retrouver, dans le même resserrement studieux ou frileux de béguine, l'église assoupie de Notre-Dame de Pamele.

Un dimanche de temps chaud, épanoui, resplendissant — par quels détours ? en vain je les cherche — nous étions, las des

champs étouffés par la lumière lourde, descendus sous les saules, les sureaux, les trembles d'un ruisselet susurrant. A un coude, des voix, des éclats de rire nous arrêtaient ; une population de femmes jeunes se tenaient, assises au bord de la plaine, en leurs robes des beaux jours, comme si de la messe elles fussent venues.

La paysanne flamande se vêt, avec un orgueil simple, de tissus soyeux, sobres et foncés, que rehausse le jaune éclat d'une châtelaine d'or, d'un collier en sautoir, d'une broche en cornaline ou à camée. Son visage respire, ouvert, tendre par sa blanche et rose fraîcheur, la douceur bleue de l'œil, sous une blonde chevelure printanière, vigoureux par ses traits réguliers et par la fermeté de sa chair nette, polie, presque luisante. Elle est robuste aux besognes, parfois un peu massive, mais résolue autant que dévouée. Aux heures de repos, de chômage, elle se livre au rêve vague, se précipite dans le plaisir tu-

multueux de la kermesse, dans les fêtes d'intimité, dans le tapage des copieux repas, agace de lutineries narquoises les garçons, ou se promène sentimentalement par la coudraie des chemins creux. Quel que soit son passe-temps, elle s'y adonne tout entière.

Ce groupe lumineux et chatoyant babilait, jetait un rire ou un cri, pareil au chant soudain d'un oiseau essoré dans l'air pur. Des voix de consonance grave se mêlaient aux leurs, par intervalles. Nous nous tenions au dernier repli du ruisseau, et nous découvrions, en sabots dans le courant, des hommes nombreux qui, les manches de chemises relevées, s'affairaient en un labeur étrange. Ils avaient levé la tête à notre apparition, mais ne s'interrompaient pas. Nous vîmes, en aval, un peu plus loin, qu'un barrage de planches posées en travers contenait le ruisseau et l'empêchait de s'écouler. Il se formait une sorte de remous en entonnoir, ou mieux, une ré-

serve où les hommes n'avaient qu'à plonger la main pour en retirer les poissons frétilants dans leur armure d'écaillés vives. Des gamins les emportaient dans des paniers tapissés de feuilles parmi les fourrés de la rive : et la pêche était abondante.

Mais une femme, derrière les autres, s'était dressée ; elle n'eut qu'un mot à préférer. Le barrage avait disparu ; les paniers à poissons étaient cachés sous les vestes des hommes et les jupes des femmes ; les pêcheurs étaient transformés en galants amoureux, échangeaient avec leurs belles des propos mystérieux, des caresses, des baisers, indifférents à toute autre préoccupation. Des pas de chevaux frappaient la chaussée. Trois gendarmes surgirent, s'attirant des œillades goguenardes. Ils scrutèrent la scène, les visages, sachant fort bien à quoi s'en tenir. Mais comme rien de suspect ne subsistait, comme tout était rentré dans l'ordre,

qu'auraient-ils pu prétendre ? Ils haussèrent les épaules ; ils reprirent leur route, insoucieux des railleries qui se maîtrisaient, à leur départ...

C'était, à plus d'une lieue de la demeure de René, dans un recoin du pays plus farouche et d'aspect âpre, à Nederzwalm, si ma mémoire est fidèle ; à Munckzwalm ou, peut-être, à Laethem-Sainte-Marie ; mais, à coup sûr, le ruisseau se nommait Zwalm.

Ah ! promenades, séjours, qui jamais ne recommencerez ! Quand même, selon mon vœu, je reviendrais à Semmerzaeke, la maison qui m'accueillait existe-t-elle encore ? De briques gaies, à triple corps encadrant une cour d'entrée close, du côté de la route, par une grille, elle ne se formait, sous sa toiture d'ardoise bleue, que d'un rez-de-chaussée, uniquement. A gauche, le père de mon ami arrêta son travail, dans la chambre d'étude, pour causer avec nous, pour fumer. En face, par delà une

corbeille de pensées, une porte donnait dans la cuisine. Au milieu, bâtiment plus étendu, les chambres à coucher ouvraient leurs fenêtres vers le verger, au cher soleil des matinées. Des treilles aux murailles s'éployaient; des pommes rougissaient dans leurs nids de feuilles charnues; il y avait des poiriers, des pêchers étirés en espaliers, des buissons sauvages où nous maraudions la framboise.

René n'est plus, ni son père. Je fus aimé d'eux, et je les aimais. De retour dans leur village, je n'y verrai que par le souvenir leurs visages fidèles. Leur maison même, y sera-t-elle, et quel hôte inconnu m'y souhaiterait la bienvenue sur le seuil?

II

BOOM

La mélancolie langoureuse du vaste Rupel aux jaunes eaux immobiles, si n'y rebrousse les flots remués un passage de bateaux plats en file allongée, impose au vide même du ciel nuageux et calme toute sa couleur et tout son silence.

Le sol bas, limon spongieux auprès de la rive, s'affermit, sans qu'il se rehausse, à mesure qu'on s'en éloigne. De courtes rues pavées, entre les murailles de maisonnettes crépies en blanc, aux volets verts sur des soubassements noirs et goudron-

nés, joignent la chaussée centrale. Elle traverse droit le bourg ; les demeures des notables se carrent aux deux côtés, avec leurs rangées de fenêtres profondes à vitres nettes, leurs façades bien soignées. Une oblique hampe sans drapeau dresse, au balcon, son fer de lance. Des miroirs-espions guettent au bord des embrasures. Aucun pas ne résonne ; il est midi ; partout s'appesantit dans le soleil un engourdissement.

La maison de mon oncle, au bout d'une rue coudée, touche, par le mur du jardin, à la campagne. Assis à la croisée, jambes pendantes, un livre clos dans les mains, mes yeux s'endorment à suivre l'ondulation uniforme des blés dans la lumière, avec des gerbes étincelantes, et leur remous alternatif.

Ce paysage m'enchanté d'une indécise rêverie. De lointaines formes naissent, graves, gracieuses, souriantes, hardies, de songe ou de souvenir. Elles m'évoquent,

superbes et familières, la légende de Saint-Julien l'Hospitalier, les chevauchées justicières d'Eviradnus, Flaubert qui me passionne, et tout Hugo.

Mais je m'assoupissais parfois dans la douce torpeur de mes extases. J'étais à Boom pour préparer mes examens ; je ne pouvais travailler à ce qui m'intéressait.

D'en bas, on m'appelait, à l'heure où mon oncle était libre de ses besognes professionnelles. Je descendais ; on raillait un peu, gentiment, l'ardeur que j'apportais à mes études. Mon oncle et ma tante étaient prêts ; nous sortions.

De propos affectueux et simples volontiers égayés, ils allégeaient la monotonie de la promenade, tandis que nous prenions les sentiers capricieux des champs du côté de Reeth. Ma tante, Namuroise d'un naturel vif et enjoué, se plaisait à assembler des gerbes de fleurs et de graminées, à plaisanter en riant, à marcher vite à tout hasard, à courir dans les prés. Mon oncle,

très grand, large d'épaules, l'attendait complaisamment au détour du chemin, où les poils de sa barbe rousse s'embrouillaient sous les souffles du vent.

Quand nous traversions le Rupel par le pont suspendu et quand nous nous engageions sur la levée du canal que borde, d'autre part, un fossé trempé d'osiers et de saules glauques, il exprimait sa joie de marcher dans la direction de Bruxelles : il s'en était exilé pour ses affaires et en regrettait le séjour.

Quelques années plus tard, il y est revenu. Il y avait vieilli. Un de ses fils a été tué sur l'Yser, dans les premiers combats ; un autre s'est engagé dans les rangs de l'armée belge, mais il ne retrouvera plus son père dans la ville enfin libérée : nous avons appris qu'il y est mort, au printemps de 1917...

Le Rupel était parcouru de hautes voiles éployées. Des mâts nombreux se serraient le long des rives, fort loin, en

amont et surtout en aval, dans le gris indécis des espaces hallucinants. Des débardeurs, poitrine nue, se croisaient sur les planches, entassant aux quais les sacs de charbon, les bois à ouvrer qui sont clairs et qui sentent si bon.

A la tête du pont, la digue se redresse devant le bureau de navigation. Il y a deux estaminets; des portes demi-closes s'échappe, avec le bruit des voix, une senteur mêlée de bière aigre, de poissons saurés, de pommes de terre roussies. Une écluse sépare de la rivière l'eau dormante du canal. Les vantaux tournent avec lenteur, et les manivelles grincent. Deux hommes, les bras de chemise retroussés sur leurs bras marqués de tatouage bleu, baissent et relèvent leur torse à mesure. Les chalands somnolent entre les bajoyers. Les mariniers boivent au cabaret.

Nous cheminons lentement jusqu'à Willebroeck, puis nous nous en revenons par l'autre rive. Des haleurs traînent un

convoi et peinent à le traîner. Auprès d'une fabrique de papier s'aperçoit par la grille le jardin d'une habitation riche. Le sol aux allées est noir ; elles grimpent par sinuosités à un belvédère artificiel de déchets et d'escarbilles, tout environné d'arbustes, de plantes parmi l'herbe de vive fraîcheur, avec des touffes de lilas, de roses, de glaïeuls clairs et joyeux, selon la saison.

Mais c'est en descendant le rivage du Rupel que le paysage livre sa signification et ses particularités. L'air est imprégné de vapeurs livides, stagnantes et malsaines. On les respire ; des bas-fonds où l'on marche la fièvre sourd ; on est envahi d'une eau sournoise mêlée de boue infecte ; on s'y fond, on s'y absorbe au point de s'y effacer à ses propres sensations : on croirait ne voir qu'avec les yeux du brouillard, n'entendre que les sons assoupis que le brouillard propage, ne sentir que l'amertume de la fange et du brouillard

fétide, et l'on se complaît à être de la sorte possédé par l'étrange incubation de cette démence anéantissante, parce que l'on est enveloppé d'une puissance de beauté qui ensorcelle, qui transfigure et qui détruit en elle et autour d'elle le moindre élément propre à la démentir ou à la diminuer.

Silencieux, des hommes besognent en ces fonds de brumes où leurs pas glissent, où leurs gestes s'évanouissent, énigmatiques comme des fantômes. L'argile baveuse est par eux pétrie selon la forme des moules; ils montent des briques en rangées, qu'ils protègent par des paillassons; ils chauffent des fours dont l'haleine chaude parvient par bouffées étouffées et humides. Telles les briqueteries se multiplient au delà de Niel et jusqu'à l'Escaut, où les voiles frissonnent. Nous y découvririons un abri dans quelque crique sablonneuse et tranquille, verte et souriante; nous nous y reposions, nous y causions,

revenus à nous-mêmes, à nos pensées, à nos sentiments. Oh! que de fois y avons-nous, ma jeune, charmante tante et moi, causé des choses du théâtre et de poésie!

III

SALZINNES

La sœur de mon père habitait Salzennes, faubourg de Namur. J'allais parfois passer chez elle la journée du dimanche. Le train traversait la forêt de Soignes par les profondes futaies de ses hêtres magnifiques et immobiles. L'odorante lumière du matin et de joyeuses ombres palpitaient aux interstices des branches et des buissons. Les noms d'Ottignies et de Gembloux m'attiraient de désirs ; je ne sais pourquoi je n'y suis jamais descendu, non plus que, plus loin, à

Bovesse ou à Rhisne : quelques roches y percent déjà de leurs arêtes irrégulières un fouillis ardent de feuillage. Puis, c'est la gare vaste de Namur, où s'engouffrent, sous le haut vitrage de poussière, les courants d'air incessants. On traverse les voies nombreuses, tandis que des convois, à mesure, y glissent en glapissant et s'arrêtent soudain. La foule se tasse aux portes de sortie, se resserre entre la haie double des valets d'hôtels et des commissionnaires en blouses de toile, un numéro apparent à leurs casquettes. Elle se disperse selon les directions de la longue place envahie par les tables des cabarets.

Je m'éloigne vers le parc Marie-Louise, sous la terne statue d'Omalius d'Halloy, le géologue ; je franchis la Sambre, je gagne, à la place Wiertz, la grande rue de Salzennes, que je suis au delà du carré où sont les écoles des Sœurs et la banale église : une sorte de rond-point ; c'est là ; l'entrée d'un parc particulier ; une cha-

pelle moderne à gauche ; le château au fond, avec de hautes croisées vides, d'un aspect presque abandonné.

Les pièces froides ne vivent guère. Ma tante, vêtue de noir, un livre de messe à la main, rentre : son visage vieilli, aux yeux clairs et graves, s'allume un peu, en m'apercevant, d'un sourire ; elle s'enquiert de ma santé, de mes études, de mes parents, me donne de brèves nouvelles, et me laisse pour vaquer à ses occupations ménagères.

A son tour entre mon oncle, homme solide, assez haut en couleur dans son collier de barbe épaisse et dure. Il est de belle humeur, empressé et cordial. Fort dévot, très soucieux de l'importance de croire et de pratiquer, respectueux de la hiérarchie, il me confie tout de suite les paroles que, la dernière fois, au Palais épiscopal, lui a dites bienveillamment Monseigneur. Il remplit je ne sais quelles fonctions de dignitaire qui l'appellent

une partie des hivers à la Cour du Vatican. Affable, dépourvu de morgue ou d'affectation quelconque, le visage riant et ouvert, il emploie le meilleur de son activité à rendre service, pourvu, toutefois, que ce soit à de bons catholiques, ne négligeant pas leurs devoirs religieux. Comment, mécréant, m'accueillait-il avec une réelle affection? Tout homme cède à des impulsions contradictoires. Je m'abstenais de rien dire qui pût le choquer; néanmoins, quand il entreprenait de m'entraîner, de me convaincre, je lui répondais, non sans respect, mais d'un ton ferme et décidé. Il me conseillait des lectures; il me prêta les ouvrages apologétiques d'Auguste Nicolas, si réputé en ce temps dans les milieux pieux : *la Vierge Marie et le Plan divin; Études philosophiques sur le Christianisme*; — je lui promettais de les lire; j'ai essayé de bonne foi; ils ne m'ont pas converti.

Parfois je me trouvais, au dîner, assis

entre deux ecclésiastiques. Je me souviens d'un chanoine au chapitre de Namur; j'ai oublié son nom, et je le regrette, car, sous une apparence un peu rustique, c'était un érudit lettré, attentif et curieux. Après avoir bu le bourgogne, on se levait de table pour prendre le café à l'orée des charmilles; nous nous isolions tous les deux, nous causions de choses et de gens qui nous étaient chers et précieux. Il ne dédaignait pas le renouveau récent des belles-lettres en Belgique : il avait pris naissance à l'Université de Louvain, ce qui lui fournissait l'occasion de louer la haute éducation chrétienne, mais il avait lu les écrits des jeunes et ne professait à leur égard aucun mépris. Nos opinions se rencontraient mieux d'accord lorsque nous parlions des poètes anciens. Il affichait pour Renan une certaine indulgence; il connaissait en partie ses ouvrages, qu'il ne désapprouvait pas tout entiers. Littré était, à son sentiment, un

philologue incomparable : il l'avait pratiqué à fond et n'ignorait rien de ses travaux. Je l'écoutais en parler avec beaucoup d'intérêt, auquel se mêlait aussi un peu de malin plaisir : Littré était mort récemment, la légende de sa conversion *in extremis* offrait au propagandiste un argument, lui semblait-il, propre à m'édifier, à ébranler, du moins, mon incrédulité. L'excellent chanoine, si sympathique dans ses efforts superflus, combien j'aurais désiré lui complaire ! Mais j'ai l'âme revêche et l'esprit insensible.

Je m'amusais beaucoup à entendre relater les divers traits de bonté ou les reparties spirituelles de Monseigneur, les espérances croissantes du parti catholique, les bienfaisants progrès de l'enseignement congréganiste, et même, je l'avoue, les méfaits, les désordres, les attentats scandaleux des partisans d'une politique adverse, les libres penseurs et les francs-maçons. Je n'intervenais jamais

dans ces conversations, qui m'apparaissaient étrangement inconsistantes et pué-
riles. Et puis, le café exhalait dans l'air
pur son arôme délicieux, les cigares odo-
rants confondaient leur fumée bleue et
légère au souffle de la brise qui agitait en
cadence le feuillage des larges allées.
Ombreuses et fraîches, elles s'interrom-
paient soudain sur un espace violent de
lumière en fusion : ah ! qu'il devait là-
bas faire chaud ; qu'il faisait doux ici ! Et
de lents bateaux s'écoulaient au fil de la
Sambre et, sur l'autre rive, de silencieux
convois transportaient interminablement
vers la France les houilles de Liège et de
Westphalie.

Torpeur belle de ces après-midi d'été,
où l'on ne fait rien qu'entendre, sans
écouter, des propos menus dont on se
désintéresse, et dont on ne perçoit qu'un
vague murmure comme le vain chuchote-
ment d'une eau frêle qui retombe sans
cesse dans une vasque indifférente. L'air

peut-être brûle, on l'ignore ; on se trouve assis sous l'abri favorable de vastes frondaisons ; parfois le caprice insidieux du vent soulève les feuilles ou frôle les chevelures ; le temps est doux et bienfaisant.

Longtemps avant la guerre, le parc a été dévasté. Est-il rien demeuré debout de ces hautes charmilles creusant sous les denses futaies leurs perspectives, par delà les plates-bandes du potager, entre les arbustes du verger, vers le soleil qui ruisselait sur la Sambre ? L'État l'a en forte partie exproprié pour établir, de ce côté de la rivière, des voies de garage, je crois...

De corallines grappes frémissaient aux rameaux fins des sorbiers ; j'y ai découvert, par des matins d'automne indolent, des collets fixés pour prendre les grives étourdies. Mon oncle était friand de gibier et grand chasseur. Je l'accompagnais à travers les terrains arables, avec son beau chien fidèle et nerveux que retenait

ou excitait le garde Arsène : robuste et franc, demi-sauvage, sorte d'homme des bois fort barbu, que son maître aimait voir et interroger. Debout et droit, il touchait alors sa casquette d'un coup brusque de l'index, retirait de ses lèvres son éternelle pipe, poussait de côté un jet de salive et commençait : « Oui çà, m'sieu l'Baron... », répétant cette formule vingt fois par minute. Je contrefaisais à part moi l'accent traînard qu'il y mettait, l'intonation presque tremblante, dans sa voix plutôt profonde et, pour le reste, monotone.

Un brave cœur, assurément : il avait une manière à lui de se plaindre des malfaiteurs, de s'indigner contre les paysans qui réclamaient au sujet de dégâts causés par les bêtes à leurs cultures, tout en reconnaissant que c'étaient de zélés catholiques ; et « m'sieu l'Baron » le grondait en paroles un peu bourruës, déclarant qu'il en avait assez et qu'il entendait que

de tels tracas lui fussent à l'avenir évités ; après quoi, il puisait dans sa bourse quelque pièce d'argent pour soulager leur misère ou calmer leur mécontentement. Il se déclarait impitoyable pour les braconniers ; il les eût indistinctement punis de mort, mais, souvent, je l'ai vu acheter des lièvres ou des perdrix à de pauvres bougres qui les lui présentaient au seuil de leurs chaumières.

Nous nous enfoncions volontiers dans les collines boisées. Il poursuivait, avec Arsène, le gibier ; je m'isolais dans une clairière. J'avais sous les yeux cette vallée ample et onduleuse où nulle ville n'apparaissait ; je me délectais de solitude calme, et cependant tout vestige n'y a point disparu de l'humaine activité ; la vie commune et nécessaire s'y prolonge par le long ruban de wagons qui se déroule là-bas sans qu'aucun bruit ne le révèle, par les voiles sur la rivière, qui se suivent et étincellent, au gré de son courant.

D'autres fois, ma tante m'emmenait; on attelait la calèche. Elle visitait une vieille amie qu'elle n'avait vue depuis longtemps, ou qu'elle supposait malade. Nous atteignons, par le chemin que surplombe la vieille citadelle, le port de Grognon où la Sambre se fond à la Meuse. Nous passons le joli parc de la Plante au bord du fleuve d'un noir limpide et remontions jusqu'à Wépion; ou bien nous gravissions, l'ayant franchi, au delà de Jambes, la côte d'Erpent et la merveille alors était de retrouver, par un retour prolongé, la vallée verte et grave, tout encaissée, aux rochers des Grands-Malades, avec leurs masses sombres dont les arêtes luisantes et bleu-tées se doublaient dans l'eau...

IV

MARCINELLE

A Dom Bruno Destrée, O. B.

Des deux frères, le plus jeune d'abord fut mon ami. Nous nous étions rencontrés à l'Université. Nous débutions dans les lettres; nous étions accueillis avec complaisance par nos aînés de la *Jeune Belgique*, Max Waller, Rodenbach, Eekhoud, Giraud et Gilkin. Souvent, à la sortie des cours, nous nous attardions ensemble. Il venait chez moi; nous parcourions un livre de poète; nous nous enivrions de Ronsard, de Flaubert. Ou bien, chez lui — il avait rassemblé de nombreuses photo-

graphies de primitifs florentins et siennois — nous nous absorbions dans l'extase. Si nous parlions, c'était pour combiner de fabuleux voyages à travers une Italie que son art enfièvre, vers les rêveuses Cyclades, vers Constantinople tressaillant au fond de brumes lumineuses.

Plus humblement, il s'en retournait, ensuite, dans la province belge, chez son père. Je l'y accompagnai quelquefois. C'était, à Marcinelle, juxte Charleroi, au bout d'une longue, noire, tortueuse rue, entre des murs de fabriques et des maisons ouvrières, lépreuses, désolées, serrées les unes aux autres, lorsque soudain éclatait une échappée vers les champs tranquilles et, sur le ciel, une demeure simple avec un petit jardin : à droite, je la vois, et, au delà, la barrière d'un passage à niveau.

Le père, le frère aîné. Le père, homme calme, un peu lourd d'apparence, mais, dans le regard, une flamme mal retenue,

un coup d'œil sardonique, la parole rare, très mordante, redoutable par la causticité quoique tempérée de bienveillance. Il m'accueillait, le geste encourageant, en son étroite chambre d'étude; il y était enfoncé dans un ample fauteuil, fumant à bouffées lentes une énorme pipe d'écume, et il levait le regard par-dessus un volume Baedeker où il se plaisait à recommencer sans cesse des voyages d'autrefois ou peut-être des voyages qu'il n'avait jamais entrepris.

Cordiale atmosphère de pensée sensible, de songerie nostalgique et d'art! Le frère aîné entretenait le feu du foyer; il était l'âme fervente qui vivifie et renouvelle. Le père apparaissait plutôt désenchanté; il surveillait, avec une sorte de curiosité méfiante et cependant amusée, la fougue vivace de son fils Jules, la réserve hautaine, mais non moins convaincue, de son fils Georges.

Aux murs, des reproductions de ta-

bleaux anciens, incantation mystérieuse, attirante, de la Toscane; quelques œuvres, gravures, peintures d'artistes belges à peine connus alors et qui trouvaient dans ce milieu raffiné un appui et des affections : Henry de Groux, Georges Lemmen, Mellery et ses austères visions d'intimité, l'émouvant, le sincère, le puissant Constantin Meunier... Merveilleusement, scrupuleusement choisies, une collection d'estampes japonaises. J'ai, là, pour la première fois, aperçu d'inoubliables épreuves de cet aquafortiste modeste, profond, si sensitif, Auguste Danse, et les surprenantes lithographies où Odilon Redon offre un hommage frissonnant à *Edgar Poe*, ou médite sur les *Origines*.

A Rebours avait paru; la voix de Huysmans se faisait écouter dans la maison silencieuse. On y appréciait le zèle lettré, chaleureux, de Camille Lemonnier, sa parole vibrante, prête toujours à l'enthousiasme, à la joie d'admirer et de peindre;

il était venu à Marcinelle; on désirait encore sa présence et l'on échangeait avec lui des lettres de confiance et de bonne amitié. Verlaine emplissait l'atmosphère au murmure adorable de ses rythmes délicats et de ses imprécises visions qui palpitent et qui s'imposent. J'étais fort mal venu à vanter, ainsi que je les sens, la grandeur, la force, le charme même et surtout la tendre subtilité de Victor Hugo : on l'estimait bruyant et creux, vulgaire et présomptueux, dépourvu, comme par endroits il l'est peut-être, mais non, certes ! partout, de tact et de distinction; on le considérait en bateleur politique, à peine en poète, en une sorte de poète populacier, et non pas, à coup sûr, en artiste. J'obtenais, avec effort, de leur lire *le Satyre*; on se réfugiait dans la critique d'un détail tout juste perceptible et, à la rigueur, contestable; ou telle ode ingénue et précieuse, qu'une senteur d'air et de lumière imprègne, parmi *les Contempla-*

tions (« Elle était déchaussée, elle était décoiffée... ») ou parmi les *Chansons des Rues et des Bois* : on me concédait qu'il y avait, là, quelque chose, et l'on glissait vers d'autres sujets. J'étais — je suis toujours — un Hugolâtre impénitent, sans pour cela, que je fusse moins épris (je le suis demeuré!) soit de Verlaine, soit de Mallarmé, et, pour ne citer que les vivants d'alors, de Leconte de Lisle, de Banville. Je n'admettais déjà, comme je n'admets, aucune exclusion délibérée, à genoux devant tout ce qui est beau, quelle qu'en soit la provenance, et louange à quiconque a créé, un jour, de la beauté!...

Au surplus, cette divergence n'altérerait en rien notre parfaite entente. Il se peut que Jules m'en estimât davantage; les instincts combattifs qui bientôt le mêlèrent à la tourmente des discussions sociales bouillonnaient en lui confusément; il recherchait la controverse et exerçait sur moi, à son insu même, la séduisante vi-

gueur de sa dialectique persuasive. Artiste de lettres, il préparait ses premiers livres et se montrait, quoique ce fût sa profession, bien peu avocat.

Mais, un soir, assez étrangement, il se montra avocat, et par ma faute. Nous venions de visiter les ruines de l'abbaye d'Aulne. De solides pans de murs en grès rouge et en calcaire gris soutiennent des voûtes trouées et un frémissement d'arbustes envahit les arceaux des grandes croisées vacantes. Masses de pierre chancelantes et durables, magnifiques et solides dans la solitude et la déréliction, elles se dressent hautes et hantent la nostalgie du souvenir, plus puissantes qu'au temps de ce faste orgueilleux, de cette plénitude d'opulence et de vie qu'elles contenaient jusqu'à en regorger.

Joyeux, insoucieux, allégés par l'apaisement du brûlant soleil sous la caresse déclinante des heures, nous étions attablés dans le jardin d'une auberge, au joli vil-

lage de Landelies. Nous soupions; nous mangions et nous buvions : oh, les vins que nous bûmes! Et, comme nous nous sentions contents, ardents et confiants, stimulés d'élans et d'espérances, seuls et libres, le repas fini, dans ce crépuscule délicieux, je me mis, sait-on pourquoi? à entonner, d'un timbre nasillard, avec des éclats soudains, le plus platement sentimental refrain qui charmât, à cette époque, les ateliers de couture ou les mansardes des faubourgs :

Les prés sont pleins de fleurs,
C'est la saison des roses,
Et les oiseaux chanteurs
Disent de douces choses...

ou quelque romance de cette espèce... J'ai, de tout temps, en tout art, adoré, d'un culte particulier, un peu ironique et qui s'égaye, le mauvais goût, la traditionnelle sottise, les productions à la fois veules et prétentieuses.

Le père de mes deux amis ne se tenait plus de rire aux contorsions et grimaces qui soutenaient mon chant; Georges et ceux qui nous accompagnaient s'amusaient, autant que moi-même, de ma folle parade et je la recommençais sans cesse, et j'en outrais de plus en plus les burlesques effets. Or, Jules se taisait; assombri, énervé, il rôdait autour de moi et m'exhortait à me taire. Les autres, par esprit de badinage, n'en applaudissaient que plus encore et faisaient chorus à mes exploits. Mais Jules me saisit au bras, m'entraîna à l'écart: « Je t'en supplie, arrête, » me dit-il, « il y a, dans la tonnelle voisine, le Président du Tribunal; je plaide devant lui, dans huit jours. Tu vas me perdre mon procès. Il est exaspéré et sa colère tombera sur mon client et sur moi. »

Son procès, il le perdit, en effet. Mais cet insuccès ne m'est pas imputable: le Président redouté était mort dans l'intervalle; est-ce mon chant qui l'avait tué?

Et c'était, si je me souviens bien, la première cause de l'avocat à ses débuts...

Claire, verdoyante, fraîche contrée, pâturages calmes, bois peu profonds riant au soleil sur les collines, petites villes propres, maisons blanches ou roses sous leurs ardoises qui luisent autour des clochers en bulbe d'églises fières, je ressens votre charme entier, ma mémoire s'attendrit au souvenir silencieux de vos visages.

Walcourt, son église sur la hauteur, pèlerinage, ex-votos sous le jubé ouvragé : nous y vîmes, « bons juifs errants », Georges et moi, par les « gais chemins grands », un jour d'été sonore. En ces vers chuchotés, sans rien décrire, Verlaine ! quel miracle incantatoire les éveille, frissons sensibles,

Briques et tuiles,
O les charmants
Petits asiles
Pour les amants !

Nous y avons goûté les « guinguettes claires » parmi les houblons et les vignes entrelacés aux clôtures odorantes de feuilles et de fleurs ; ces rosés, disais-je, si fières d'être des roses premières, en leur ingénue grâce jaune, blanche ou rose pâle, et ces glaïeuls en flamme sous les fenêtres entr'ouvertes. Nous nous reposions des marches prolongées avant de nous élancer avec courage sur le chemin du retour.

Restes de l'abbaye du Jardinnet ; au long de l'Eau d'Heure, Court, Berzée ; puis Thy-le-Château, Nalinnes, villages aussi purs que leurs noms, et voici Gerpennes, et voici Acoz où s'isolait et où mourut, indifférent à la renommée dont l'illustraient les lettrés belges, Octave Pirmez, philosophe désabusé et mélancolique. Nous nous sommes arrêtés à la grille de son mystérieux domaine, que nous trouvâmes triste avec ses arbres touffus et hauts, impénétrables à la brise et à la lumière.

Nous attendions, à l'embranchement de Jamioulx, le passage d'un train. Assis au rebord d'un talus, nous contemplions, muets d'extase, la pâissante splendeur d'un soleil qui se couchait lentement dans le ciel vapoureux où flottaient des ombres alanguies, et où la nuit, avec lenteur, graduellement se formait. D'autres fois, à pied, nous allions par la voie même du chemin de fer. Le vieux garde-barrière saluait, nous souhaitait heureuse promenade. Nous courions la prairie, nous longions un ruisseau bordé de saules au tronc bas, hérissés de fins rameaux feuillus. Soudain, nous nous trouvions au milieu d'un bourg industriel, enfumé, avec ses maisonnettes souffreteuses et ternies; une marmaille pouilleuse se chamaillait sur la chaussée; de lourdes commères jacassaient devant les portes; autour de nous, de tous côtés, par dessus les toits, d'innombrables cheminées de briques souillées épanchaient leurs nuages tourbillon-

nants de suie, de brume, de cendre lourde et puante, qui épaisissaient l'air et éteignaient le soleil.

Quand, de Châtelet à Marchiennes, laminoirs en feu, hauts-fourneaux, verreries, charbonnages noirs et terris désolés, on a franchi la zone fantastique et embrasée dont Charleroi forme le nœud régulateur et plus paisible, le contraste est constant. La Sambre reflète un clair château et son parc de frondaisons nouvelles, une métairie printanière, tranquille et nette; puis, soudain, dans l'offensante poussière un four à chaux, dans le vacarme une fonderie et ses métaux en rougeoyante fusion. Ces contradictoires aspects se succèdent, se touchent, mais ne se fondent jamais. L'idylle cède la place au tumultueux labeur, trouve le secret de s'en isoler totalement. La sérénité du rêve n'est point salie ni démentie par l'affreux ouragan des industries, qui s'y juxtaposent sans l'of-fusquer.

V

A TRAVERS SITES ET VISIONS

Pourquoi aux temps évoqués revois-je des paysages précis, certaines figures dans leurs apparences familières, tandis que des lieux et des moments décisifs ne vibrent en ma mémoire que par leurs éphémères ?

Les images d'un passé lointain ne se gravent pas mieux que d'autres ; je rallume peu de flamme aux cendres de mon enfance.

Des promenades, en voiture découverte, par de beaux soirs d'été, au Bois de la

Cambre. Fraîcheur d'ombres profondes qui descend du feuillage aux allées sans mouvement et sans lumière. Les chevaux vont au pas. Je me tiens assis sur le siège, à côté du cocher immobile, le fouet dressé. J'entends derrière moi des murmures, des rires; je me retourne. Nous échangeons une parole, un regard; mais plus volontiers j'écoute les sabots réguliers des chevaux dont la cadence redouble le silence du hallier. Par quels sentiers de songe ma pensée s'engage-t-elle? Ils sont ténébreux non moins que les chemins du bois, incertains comme eux, hantés de visions fugitives. Je me plais à l'odeur éparse de la nuit; elle se mêle à ma rêverie, à moi, me trempe de ce qui y palpite d'obscur, d'enveloppant, de trouble.

Dans le centre d'un carrefour, un arbre immense respire; la surface brouillée du lac luit en contrebas; les étoiles jaillissent du ciel opaque et calme. Puis, la ténèbre se rétablit, les branchages se joignent par

dessus la route ; sous le souffle indistinct de l'heure rôde une tiédeur humide de stagnation, une sorte d'engourdissement se forme. Des étincelles au fond des arbres : la *Laiterie* ; on entend rire. Les chevaux scandent leur trot ; le cocher effleure de la pointe leurs croupes d'accord. Voici l'enfilade de l'avenue Louise, les tramways, les réverbères ; la foule circule ; c'est la ville du soir, et le retour...

Mes parents ne fréquentaient guère, quand j'étais enfant, la campagne. Mon père était trop occupé ; ma mère se contentait, en général, d'un séjour écourté dans un logis suburbain, au bord d'une terrasse à arbres fruitiers, et d'où l'on contemplait les champs dans la vibration du soleil.

Pourtant j'ai préservé l'image d'une saison à Spa, la rotonde du Pouhon, la colline d'Annette et Lubin, les longs bocages aérés de cascatelles, où dansent les sources dans le ruissellement du soleil. Je ne

soupçonnais pas encore les grâces du XVIII^e siècle; ma mémoire en situe là, à présent, le décor.

Blankenberghe, les bains de mer; hommes et femmes en maillots, jambes et bras nus dans la splendeur de midi; les gestes libres, les rires; les cabines déplacées selon le flux au pataugement lourd des chevaux parmi les vagues déferlées. Ostende, également, chez ma grand'mère, un été : un coin refrogné de la ville, rue (je crois) des Sœurs-Blanches; je contemplais par la fenêtre le passage des cuisinières venues du Marché aux Herbes, et, à d'autres heures, le pavé monotone, les accotements déserts. Dans un miroir-espion se reflétait désespérément une plate façade, et jamais personne ne passait. L'heure du bain me délivrait. Ma grand'mère, excellente vieille mais craintive, ne sortait guère que pour la messe, les vêpres, et me confiait malaisément à la garde d'une servante.

J'ai revu Ostende, depuis, dans des circonstances meilleures.

Une s'offrit soudaine, inattendue. Nous nous trouvions, étudiants et écrivains, réunis après dîner, à la porte d'un café bruxellois, par une soirée de juin naissant, quand, malgré la lourde approche de l'orage, s'aspire la caresse fastueuse d'un été prochain et bienheureux. Quelqu'un dit : « Ah, qu'il ferait bon, à cette heure, sur l'estacade d'Ostende ! » Max Waller, ironique : « Je vous défie d'y aller ; il y fait frais, le soir ; il n'y a rien ni personne, et il pleut plus encore qu'ici. » — « Moi, je partirais bien, » m'écriais-je. « Moi aussi », dit Eekhoud, et un troisième se joignit à nous.

Le dernier train ne dépassait pas Gand ; nous y dormîmes, la nuit, en face de la gare. Nous ne pûmes, au matin, nous empêcher de flâner une heure au long des canaux de Bruges, rêveurs et doux, et nous atteignîmes Ostende à l'heure du déjeuner.

Eekhoud nous mena dans un hôtel anglais du Port ; on l'y accueillit ainsi qu'un hôte habituel ; on nous servit des crevettes, du poisson en abondance, un repas aussi succulent que nombreux. Puis, nous fûmes nous étendre, insoucieux, contents, libres, dans le sable de la plage, sous un ciel de profonde extase. Il faisait beau, il faisait chaud. Nous nous trouvions loin de tout, heureux : à peine y avait-il quelques oisifs sur la grève ; les flots murmuraient dans le calme et se déroulaient limpides. Pour nous baigner dans la mer nous nous arrachâmes à ce bien-être, un instant, et le bien-être s'accrut en volupté quand, purifiés, élargis de corps et de pensée, nous nous replongeâmes au sable caressant, tiède, embaumé comme une féminine chevelure.

Le soir doucement descendait. Nous nous enivrons du silence rythmé et invisible de la mer ; le scintillement des étoiles vibrait de sonorités merveilleuses. Mais la

fraîcheur commençait à nous saisir, l'heure du train était proche. Nous retrouvâmes au rendez-vous nos camarades de la veille : « Hé bien », raillait Max Waller, « mes beaux voyageurs, quelle impression rap- portez-vous d'Ostende ? » Il avait plu, à Bruxelles, toute la journée. Nos récits se heurtèrent à une incrédulité complète ; je ne sais si l'on admit que nous y étions allés !

Du pays wallon, du pays flamand mainte vision fugitive me harcèle. Que de régions, cependant, où jamais je n'ai pénétré ; que d'autres que j'ai, bien juste, aperçues ! Bruxelles, à coup sûr, et les campagnes environnantes je les ai explorées profondément ; je les aime, je souffre de ne pouvoir y courir. Comment les retrouverons-nous, quand se sera des circonstances apaisée la tourmente sinistre, interminable ?

Forêt de Soignes, recoins familiers, hautes futaies des hêtres argentés sur ce fond dentelé de fougères, sur ce sol roux de

feuilles bruissantes, buissons épineux des ronces, des mûriers, des framboisiers, ondes calmes des étangs, frémissement d'oiseaux, bonds souples des écureuils parmi les branches : que d'heures à ne rien méditer sinon le silence et le recueillement, à lire un poète cher, à me fondre dans la nature et dans l'oubli de la ville ! Forêt de Soignes touffue, Rouge-Cloître, Groenendael, vallon vert, et la Hulpe, où, pour la première fois, conscient, j'approchai, dans sa maison isolée, un écrivain dont l'œuvre m'éblouissait, lorsque, créant, avec mes compagnons d'alors, à l'Université de Bruxelles, une revue littéraire qui s'appela *la Basoche*, nous eûmes, Charles-Henry de Tombour, que frappa la mort si jeune, et moi, l'audace d'aller demander à Camille Lemonnier sa collaboration.

Ah, franche journée d'ardente causerie, comme il surexcitait notre désir de bien faire et de bien voir, de bien œuvrer selon nous-mêmes, pour nous-mêmes, de nous

exalter enthousiastes et courageux ! Depuis je conserve l'image de cet homme en pleine force, de santé solide, avec ses prunelles chaudes sous les verres de son binocle au large ruban, dressé dans sa ferveur communicative, narines dilatées, cheveux par mèches rousses lui jouant sur le front, et qui, durant des heures, en notre présence magnifia les livres des autres, célébra la gloire des disparus, nous découvrit le sens et le but de ses travaux personnels et nous révéla à nous-mêmes l'avenir qu'il nous présageait ; il allait, il allait, parlait, infatigable, toujours, et remuait en nos fibres le secret de nos admirations, de nos espoirs, de nos désirs et de nos rêves.

On diffame souvent, on oublie volontiers, cet artiste superbe ; mais il a écrit des pages qui revivront ; elles me surprennent et m'enchantent comme à la première lecture. Cependant aucune n'équivaut au souvenir de cette fougue accueillante et

diserte, affectueuse et persuasive, qui répondit à notre démarche, grandissant, purifiant ce qui végétait, informulé, incertain, dans l'obscur de notre conscience. Il nous livrait à des souffles puissants. Ce n'était pas un maître endoctrinant des disciples, mais un aîné qui, d'un geste, allumait les routes inconnues où nous pouvions nous engager. Point de contrainte, point d'autorité : un exemple, des indications, un appel à la liberté et au sentiment de soi-même. Quoi de plus noble, quoi de plus magnanime ?

Dans la maison, au delà de l'étang, un peu sombre, parmi les arbres, avec de grandes baies aux rideaux tirés, de vives couleurs jouaient sur les tentures, sur la toile des tableaux qu'il aimait, parmi les meubles, aux plis de son visage, dans sa chevelure, dans la palpitation de son regard, et dans les mots rapides et pressants qui rayonnaient entre ses lèvres. Le faune de la forêt suscitait pour nous l'art

dont nous nous éprenions ! Camille Lemonnier, la Hulpe, images, le temps ne vous saurait ternir.

La Hulpe ! et, au delà, la plaine mame-lonnée de Waterloo évoque à chacun la même splendeur tragique ; d'un autre côté, Overyssche, le parc de Tervueren, ses bois humides et d'un vert sombre ; Woluwe, Saventhem, et son humble église extasiée d'un chef-d'œuvre de Van Dyck, Dieghem — chaque nom éveille un détail de caractère — et Vilvorde et le canal, fines parties en barques, rendez-vous bruyant des Trois-Fontaines, fritures, largesse de bière ! Ensuite, c'est le château de Grimberghen aux collections fameuses, des plaines ensemencées ou ondoyantes de seigle, de froment, d'avoine ; au delà de Jette et de Berchem, vergers, la fine odeur des houblonnières de Ternath, les cultures coupées d'industries noires vers Loth et vers Ruysbroeck, tandis que de longs trains de chalands bas s'acheminent,

et que des pêcheurs résignés peuplent la Senne à l'abandon.

Prairies, prairies, prairies à l'horizon, bordées de peupliers et trempées d'eau, que de bestiaux y savourent l'existence placide et les herbes saines qui engraisent les chairs et qui forment le lait ! Oui, je vous ai courues, prairies, je vous englobe, je suis de vous composé, je vous chéris, et, un jour, j'en suis certain, je vous reverrai en pleine joie. Vous ne vous êtes pas laissé anéantir, ni humilier. Ceux qui de vous ont pris la forme de leurs sensations intimes et profondes vous comprendront toujours, et ils vous rendent un éternel hommage, plaines nuancées et calmes de mon beau pays brabançon, ceux qui vous aiment, Brabant, et en qui vous vivez.

Pourtant, quelles villes de ce Brabant, fors Bruxelles et l'insigne Louvain, ai-je jamais connues ? Pas même Hal, si voisine, et longée, que de fois, en wagon, où

l'on admire, droite dressée comme un appel, sa haute église de miracle ; — pas même Nivelles, Genappe, Wavre, ni Aerschot la ravagée, ni Diest, ni la pieuse Montaigu. Du Brabant, du pays belge de même je n'ai su que de rares sites bénis et doux à ma mémoire. Je voulais tout visiter, tout m'attirait ; j'ai différé, dans la volonté de voir mieux à loisir, et, désormais, que reconnaîtrai-je de sa face ancienne dans la contrée douloureuse ?

Je n'insiste davantage ; à quoi bon énumérer ? Mes regrets se crispent en un visage de remords. Je n'ai pénétré jamais aux bruyères solitaires de la Campine, ni foulé la désolation des Hautes-Fagnes ; il est des merveilles monumentales devant lesquelles je n'ai point tressailli. Mes enchantements me tiennent au cœur, mais leurs prétextes ne sont point sans nombre.

Une excursion, bien jeunes étions-nous sans exception, nous avait de France amenés aux ruines de l'Abbaye d'Orval.

Arceaux romans, rosaces vidées, cisterciennne solidité d'élégance et de méditation, se mêlaient, dans la ferveur du soleil, aux envahissements de la forêt ardennaise; des feuillages les masquent, avec des chants touffus d'oiseaux et un bourdonnement d'abeilles. La solitude muette, aux vols éclos de papillons vibrant dans la lumière, offre l'occasion des mousses rudérales et des corolles sylvestres, au passage frémissant des lézards d'émeraude et d'or, la surface, les cavités de blocs de pierre brûlants. Jamais un décombre ne se décompose de la vie : ni œuvre des hommes, ni monument de la nature, qui, en dépit d'apparences, ne frissonne, et n'évolue en s'effritant; l'insecte invisible fourmille, la bruyère s'accroche. Ouvrons les yeux, sachons entendre; le silence bruit, il n'est point d'immobilité qui ne scintille et qui n'ondoie.

De Villers-devant-Orval, à travers bois, nous avons gagné, à Florenville, bourg

de sérénité placide et clair, le fond tortueux de la Semois. Nous nous campions pieds nus, au cailloutis clair du courant. Des bœufs s'attardaient dans le gué de la Cuisine, et des jeunes femmes en riant les aiguillonnaient, le bras à l'air, un mouchoir sur la nuque, odorantes de campagne ingénue et de santé. Au bout de la matinée, tout entière et trop brève à patauger par l'eau rapide, nos faims énormes à Chassepierre trouvèrent à s'apaiser : opulentes omelettes de l'Ardenne et quels jambons fumés aux senteurs du génévrier !

La marche dans la forêt surplombe tout à coup la ville tapie et fleurie de Bouillon, dont le château s'incorpore au rocher qui la domine ; puis s'approfondit d'épaisseur plus dense vers Alle-sur-la-Semois, vers Bohan et la Meuse française.

Aux grottes de Han, après les couloirs glacés, étroits et miroitants, la vaste salle fantastique effare par le nombre et par les

dimensions de ses pendentifs irisés en dentelles et en diamants ; on sort, soudain, en pleine lumière, sur l'eau de la Lesse, qu'encadrent, contraste aveuglant aux ténèbres de la grotte, un gazon luxuriant et toute une végétation mouvante et verte sous le souffle vivace de la brise.

Waulsort, Dinant jadis prenant et pur joyau de paix, et maintenant !... Meuse à Yvoir encombrée de voiles d'agrément, de promeneurs, de villas. A l'écart, les ruines de Montaigle ; au faite des rochers de la vallée, Poilvache, Crévecœur, légendes et décombres ; et les manoirs modernes de Rivière, de Lustin et de Dave.

A un retour différent des années, un peu moins perdu dans la brume mais à peine, je m'assieds chez un ami, pour ensemble répéter les rudiments d'un examen, le cahier aux doigts, bercé dans un fauteuil, la pipe entre les lèvres et sommeillant, sur la terrasse d'une ample maison, à Mons,

entre les ormes d'un boulevard et la grâce d'un jardin exquis.

Le beffroi sur la colline commande au vaisseau austère de Sainte-Waudru, grave église que rien n'enjolive, stable et imposante ; nul élan n'y enlève au ciel mystique la hardiesse d'un clocher. De tournantes rues sombres, propices à de menus commerces, débouchent où s'étale entre les demeures blanches et carrées un marché d'herbes avec ses vendeuses aux paniers de poires dures, de noix, de légumes ; elles dévalent par une pente courte à la Grand'Place avec son chatoyant hôtel de ville, de gris fleuri, et qu'un campanile léger égaye. Cafés affairés, officiers de fière prestance, bourgeois pimpants ou lourds, on cause, se croise et fume, belle humeur discrète, aisée et douce.

Autour de la ville, au loin, des bois taillis attirent à eux la ligne plate d'un canal assoupi, ou, d'autre part, s'entassent sous les fumées étranglant un jet de

flamme, les terris effrayants du Borinage noir. Quand on le parcourt, la misère serre l'âme. Les coronas à eux-mêmes identiques, mesures de briques empoussiérées, se répètent indéfiniment, s'alignent, un pot de géranium à la fenêtre ou une rose trémière près de la porte. Le silence inquiète et pèse. Des joueurs de boules, si c'est dimanche, marquent leurs coups devant un « salon » ; maint fumeur s'isole accroupi sur ses talons. Au charbonnage, une ceinture de terris ; des wagonnets bien en ordre dans un coin de la cour ; sous la fumée des femmes fouillent les déchets ; des hommes en blouses de travail portent la lampe et les outils. Le bureau de l'ingénieur s'ouvre, rangé et propre. La chambre des machines dort dans sa netteté entretenue avec un zèle constant. On descend aux galeries de la mine ; le monde s'y annihile ; de creuses, basses allées sont soutenues d'états robustes ; une eau s'égoutte aux parois de schiste brisé ; des

ombres vont ou peinent, martèlent, en se courbant, en se pliant en deux, en se traînant au sol, des heurts obstinés et sourds ; un cheval d'un blanc jauni traîne des chariots par les souterrains de ténèbre et d'effroi. On se soutient à peine ; on respire malaisément, et des êtres humains travaillent là sans relâche, dans le danger de l'éboulement et du grisou, et ce sont ces franches têtes-là, réjouies et ouvertes, et l'on dirait insoucieuses.

L'angoisse charge les épaules ; on se défile sous un boisage plus facilement qu'on n'évite de glisser au raboteux couloir. Mais eux, ils restent là d'interminables heures, en une œuvre de patience, d'agonie, à peine aérés et presque sans lumière !

Nous nous évadons enfin, et c'est la délivrance vraie. A présent, dans ces parages où je n'avais perçu que tristesse et tout l'ennui des mornes contraintes et les souillures abjectes de la houillère, mes

yeux s'attachent à des plaques de murs que le soleil dore, à un chétif arbuste qui agite ses feuilles dans le vent vivant, à une fleur toute tendre et lumineuse, aux prestes sauteriers d'un chien, à une poule aux plumes blanches ou cuivreuses qui picore les pailles rousses et suintantes du fumier : des couleurs et de la joie !

Je n'y revins jamais. Je préférerais que mon ami m'entraînât parmi les pâturages feuillus de Hyon ou de Saint-Symphorien. Nous y avons une fois rencontré une bergère délicieuse. Elle tricotait, disait-il, elle filait, répliquais-je, de ses doigts singulièrement effilés, pâles et prestes. Sa personne fine se drapait de clartés élégantes et le sourire pur dont elle répondit à notre salut nous avait enivrés l'un et l'autre. « C'est une fée-enfant soumise à un temps d'épreuve sur la terre » ; mais mon ami, plus positif, m'enseigna que, dans les environs, habitait un hobereau de très antique souche, beau comme un

dieu, dont les aventures d'amour se répétaient à la veillée, et qui avait peuplé la province de ses enfants. — Avouerai-je que nous refîmes, deux jours plus tard, la même promenade ? Mais nous n'eûmes point la chance de revoir la petite fée.

Sur la terrasse nos matinées se fussent prolongées studieuses, sans un escadron de lanciers fanfarant dont les banderoles éclairaient de flammèches brusques les sombres feuillages du boulevard, sans l'instinct qui nous poussait à bondir au jardin, emplir nos poches de noisettes pour en ponctuer les arguments des juristes, sans surtout cette jolie gouvernante anglaise que nous regardions surveiller de petits enfants, sans cette chevelure éployée dont s'embrasait une croisée voisine...

Brises aimées des heures et des endroits, vous ranimez de fières, de tendres figures au fond de retraites poudreuses ; vous revivez frémissantes ; vous m'aviez imprégné

de vos parfums durables. Maintenant je vous éprouve et je vous ressens, je vous embrasse sans y faire effort. Ma rêverie a été rapide, mais que de sites mieux enfouis renaîtraient si j'y appliquais un peu de patience, que de visages ont blêmi qu'il me serait possible de raviver !

Je n'ai cherché que cette fragile poussière première parmi les humbles sans doute mais fidèles souvenirs ; elles vinrent à moi, soudaines et spontanées. N'aurais-je pu m'attendrir à mille souvenirs de mon enfance, à mes parents, à ma famille, à mes jeux, à mes tourments ? N'ai-je pas à plusieurs reprises visité Liège, la cour harmonieuse du Palais des Princes-Evêques ? Ne me suis-je confondu de sa grandeur industrielle, aux aciéries de Seraing et d'Ougrée, aux usines de zinc de la Vieille-Montagne, près d'Angleur, aux charbonnages de Bonne-Espérance, et enivré de sa splendeur pittoresque, boisée, délicieuse et charmante, à

Chênée, à Chaudfontaine, à Chèvremont, selon le cours capricieux de l'Ourthe, en vacances d'un été à Comblain-la-Tour, où la rejoint l'Amblève aussi radieuse que son nom ?

Au nord, Tirlemont, Anvers que je connaissais presque aussi bien que Bruxelles ; la terre de Waes féconde, regorgeante, Saint-Nicolas et, sur son perron étroit, l'hôtel de ville de Lokeren, et Termonde qu'on ne doit plus revoir, la Dendre à Denderleeuw, où j'ai pêché ; et les fourmillants cortèges de costumes, de beautés cavalières, de chars fastueux par quoi la cité de Gand s'enorgueillissait de son passé farouche et rude ; Bruges (qu'en dire qu'on n'ait pas dit ?), ses canaux et ses cygnes, ses plantes dormantes au fil de l'eau, les moulins des remparts, la porte de Damme et la maison de l'éclusier dont je fus l'hôte, les vieilles maisons, l'hôpital, la procession du Saint-Sang, les dentellières !... Et cette longue allée d'arbres

par où l'on va à Damme, le long du canal ; la ville abandonnée, réduite, avec son église brisée au milieu des champs et des chaumines branlantes. Ypres, rasée jusqu'au sol et alors si splendide, Furnes, les plages du littoral, de la Panne à Blankenberghe, et Tournai la romane. J'en pourrais parler, j'en sens poindre la mémoire ; j'efface, j'oublie. Je me lie à deux souvenirs encore parce qu'ils sont récents, datent de quatre années, à la veille de la guerre, parce qu'ils sont les plus nouveaux et parmi les plus chers.

VI

MALINES

Les lumineux oiseaux s'éparpillent par l'espace. Oh! le clair matin de fête! Quelle joie dans le ciel bleu, que de sérénité frémissante aux toits placides des maisons, en leurs façades blanches qu'une eau reflète, en la palpitation multiple du feuillage des peupliers! L'air limpide sonne et resplendit. La tour robuste veille, en sa fermeté souriante, sur la paix heureuse de la ville et de ses habitants.

Les clartés de sons et de splendeurs

prennent d'elle leur essor : elle est là qui veille, robuste, inébranlable. Et, pour mieux assagir, pour rendre fluides et lumineux l'espace, la joie, la douceur de vivre, de respirer, tranquilles, satisfaits et confiants, elle donne la volée au millier d'ailes harmonieuses dont la gaité sonore emplît de rêve pur les rues et les logis.

La ville se transfigure ; la ville est une rumeur qui rayonne et qui brûle. Saint-Rombaut veille sur la ville. Haut dressés, massifs, creusés de longues baies étroites et montantes, les jets de pierre s'élancent, se creusent, font saillie, portent la balustrade de la plateforme où pendent, fils d'or aériens, les géantes aiguilles du cadran quadruple.

Malines en dépend, Malines s'en émeut, s'en vivifie. Elle s'emplît de musique et de fluide rythmé selon le carillon qui s'envole, impalpable, en la succession cadencée de ses notes métalliques. Elles se dispersent, elles vont, viennent, vi-

brent, fendent de flammes la torpeur du temps et des pensées, puis se retrouvent, se rassemblent, s'emmêlent, rejoignent les esprits au fréquent sursaut de leur accord, fondent et meurent l'une après l'autre pour l'intervalle d'un silence songeur, pour renaître incessamment, d'un dessin qui prélude quand frappe le quart, plus décisif à la demie, prolongé quand s'établit une heure pleine, et rayonnant épanoui, au milieu de la journée.

Te souvient-il, Amie la plus chère, Amie aimante et aimée, sensible, douce, bonne, au sourire de tes yeux qui purifient et qui exaltent, te souvient-il comme nous savourions, dans ce calme jardin d'ombre avec ses plates-bandes en plein soleil, la solitude et le silence, quand s'amplifia, de loin d'abord, ensuite autour de nous, et nous envahit et nous submergea le ruissellement des célestes mélodies qui étaient l'air même, et que nous humions, et que nous écoutions, et qu'il nous semblait

voir, goûter et toucher de toutes parts? Tu avais désiré que nous vinssions, pour entendre le carillon, à Malines; il retentissait merveilleusement par la limpidité éclatante de ce juillet paisible. Savions-nous, hélas! pouvions-nous pressentir, en ces heures de bonheur et de fête, que, trois semaines plus tard, le territoire sacré de la Belgique serait violé par les hordes de l'Empereur teuton, que tant de sang coulerait, que tant de terres, de villes, de monuments seraient saccagés, lacérés, meurtris, anéantis sous la rage d'une soldatesque excitée au carnage par ses chefs, que tant de massacres prémédités ravageraient le pays, et que Malines même!... Hélas, pouvions-nous prévoir?

Nous avons visité et revu les églises, les rues de la vieille cité. Et nous avons trouvé qu'un étrange renouveau lui conférait une activité de labeur, de mouvement, que nous ne lui soupçonnions pas. Avions-nous de précédentes excursions conservé

un faux souvenir, influencé par le préjugé que toute ville flamande est ville assoupie, ville morte? Ou bien, était-ce vrai? Une énergie jeune et salutaire l'avait-elle relevée de l'engourdissement que lui attribuaient nos mémoires d'accord? Nous n'y étions point venus ensemble précédemment, cette double impression n'était pas concertée.

Les baraques de la foire sous leurs bâches bises dormaient au soleil de la Grand'Place, entre l'Hôtel de Ville, les Halles, la Vieille-Boucherie. La déplorable figure en pierre de Marguerite d'Autriche émergeait, morose, entre les toiles. Les restaurants et les cafés s'ouvraient à l'air. Qu'il faisait bon y prolonger, le repas achevé, l'instant du café et de la fumerie, les yeux à demi clos, dans un songe ébloui et tendre. A la table voisine, un petit vieux, propre, soigneux, joli à voir, dégustait, dans l'arome d'un bon cigare, son verre de liqueur; il paraissait si frais, si

pur d'existence et de pensée, si bien selon le rêve de Malines et la signification de sa clarté sereine, que nous en fîmes sur-le-champ celui en qui se révèle son âme et qui l'épanche sur les habitants et sur la ville : il était, à n'en pas douter, le carillonneur en personne de Saint-Rombaut. Qu'importe si nous nous trompions ? Il évoquait en nous ce qu'il devait être : les hasards de la destinée peut-être en avaient décidé autrement ; la destinée se trompait ; nous ne pouvions pas avoir tort.

La Dyle, bourbeuse et jaune, accueille encore le flux onduleux de la marée lointaine. De courts, de trapus bateaux accostent les quais ; ils sont vernis, peints de couleurs vives : ils se bombent en forme de gros bourdons ; des ailerons bleus ou verts sont repliés sur leurs flancs. Des ponts anciens arquent des voûtes en cintre sur leurs piliers pleins et solides. Aux demeures vieilles dorment des fe-

nêtres profondes dans des archivoltés sculptées en saillie ; tout l'élan s'en amortit par combles aigus, que des consoles appuient ou amoindrissent. Des feuillages noirs, à un détour de la rivière, se serrent sur une façade délabrée, enjolivent du jeu de leur verdure tremblante la moisissure moussue d'un mur en briques.

Les contrastes s'harmonisent comme, ici, la vie et la ville. N'est-ce un peu le secret aussi, ma jolie aimée, de cet art flamand, à sa Renaissance, et que nous avons si bien goûté ? La robustesse regorgeante de Rubens ne s'abstient pas d'une certaine grâce d'afféterie. Souviens-toi, parmi la splendeur et les couleurs formidables d'éclat somptueux, dans ce dessin riche et ingénûment hardi, souviens-toi, chère, même au triptyque si uniment puissant et viril de *la Pêche miraculeuse*, au triptyque de Saint-Jean où s'éblouit de fraîcheur saine et de rythmes à l'infini consonants la merveilleuse com-

mémoration de cette venue des *Rois Mages*, plus exaltante que ne la présentent les tableaux du Louvre, de Bruxelles et d'Anvers, souviens-toi, amie qui songes à côté de moi et qui t'enfièvres d'art, souviens-toi de ces minuties d'expression aux visages, de telles recherches souples dans les attitudes, de tout ce détail inscrit et formulé dans ces ensembles de haute fougue, d'équilibre et de ferveur.

Malines est de la sorte elle-même. Grandeur pompeuse de ses églises, nous y avons aisément découvert des abris de douce intimité... Je songe à tes yeux, je songe à toi, à notre promenade en ce jour exquis. Revis-tu, comme je les revis, ces délices d'extase, de pureté, de foi en nous-mêmes aussi bien qu'en l'avenir ?

Nous suivions la pente de notre rêverie et la ligne encore secrète de notre espoir à travers l'enchevêtrement luxurieux des formes et de la couleur, lorsque, bien-aimée ! éperdus nous nous gorgions des

prodigalités par le dieu épandues à mains pleines, et dans ce contournement audacieux et bizarre où se plaisaient les sculpteurs ses disciples, Lucas Fayd'herbe, Duquesnoy, Quellyn, en travaillant le bois des chaires à prêcher, les balustres des confessionnaux, les devants d'autel, les buffets d'orgues, ou la pierre des monuments funéraires. Et de même éprouvions-nous le charme de la ville de labeur tranquille et de songe contenu, en l'étincellement grave des notes du carillon, en tout ce qui, du souvenir et de la vie, y fait retrouver l'entrelacs subtil de ses dentelles presque impalpables, ô religieuse, ô confiante, ô joyeusement délicate Malines!

VII

LE CHÈVREFEUILLE

Ces journées de franche félicité dans l'ardeur de juillet, comme elles ont été bellement dépensées, mais qu'elles furent brèves, et qu'elles sont loin !

Quatre années se sont écoulées, mais ces années si pleines débordent d'angoisses, de douleurs, de frémissements haineux, d'élan d'amour et d'espérance, de tant de déceptions, d'horreur et de vertige, de désolation, de désastre, de tension fervente et de tant de dégoût, que la face heureuse du monde s'est obscurcie sous les nuées,

où l'on entend qui halètent, insatiables, goulus, les spectres édentés de la fièvre et de la mort.

La face du monde est changée. Nos cœurs, nos cerveaux sont changés. N'avons-nous point pris peur devant l'avenir ? L'avenir, en sommes-nous sûrs, comme autrefois ?

Ah certes, oui ! Et lorsque les infâmes histrions d'un passé qui les accable en même temps qu'ils prétendent nous en juguler pour nous anéantir, auront été réduits, punis et ramenés à la raison, — tu verras, oh tu verras, toi, la très chère en qui s'incarnent l'élan splendide de ma foi et mon enthousiasme de la beauté ! oui, tu verras à nouveau, en dépit des deuils innombrables dont le souvenir en nous à jamais frissonnera, en dépit des regrets et de tant d'illusions ravagées dans la promesse de leur fleur, tu verras, Chère, à nouveau le visage fier et souriant de la vie, tu verras se fondre dans la splendeur re-

surgie de l'Avenir la chaude, harmonieuse sérénité dont se magnifièrent pour nous ces belles journées, au milieu de juillet, avant la guerre.

O ces réveils dans la fraîcheur du bois, et ma fenêtre ouverte accueillant dans le rire du soleil le ramage ailé des oiseaux ! Tu me rejoignais, Bien-Aimée, d'un pas rapide, et je te voyais, du bout de l'étroite avenue au sol rouge sous les hauts arbres. Nous prenions le café-cramique dans le jardin où, hormis nous, personne n'était assis. Des gens de service allaient et venaient discrètement. Une seule fois, te rappelles-tu ? une rumeur d'aboiements et de cris violenta le silence. Des pas se rapprochèrent ; on sortit de la maison, et tout à côté de nous, se fit une explication animée coupée de plaintes et d'excuses. Un grand chien gambadait entre les tables ; on le saisit au collier, tandis qu'une voisine, rose, grasse, blonde, nous montrait, dans son bras replié, les meurtrissures d'un

beau paon bleu qui s'y était réfugié et un fabuleux paquet de plumes arrachées, broderie toute tressillante de feux aux mille couleurs.

Et nous nous en allions allègres par les jolis sentiers du bois, dans le matin tendre et doux.

Pourtant, nous donnâmes un jour à la ville où l'air brûlait, au Salon Triennal, au Musée, car je n'y avais point vu encore un *Portrait*, nouvellement installé, *du Père de Rembrandt*, ni, de Rubens, *les Miracles de Saint-Benoît*, et la copie que, d'une main exacte et plus nerveuse, en a peinte Eugène Delacroix. Aussi la journée de Malines... Le reste de notre temps s'est passé dans la forêt.

Nous l'aimions profondément ; nous l'aimions, cette dense forêt de Soignes ! Maintenant est-elle fauchée ? Maintenant qu'en subsiste-t-il ? Victime lamentable de la furie barbare et de la méchanceté tudesque, revoyons-la dans sa grandeur,

aimons-la comme nous l'aimons. Elle demeure en nos mémoires ce qu'elle fut jadis. Ne profanons pas son mystère et sa sainteté avec nos craintes, avec nos pleurs superflus. Ne consentons pas aux déchéances imposées par le crime. La forêt de Soignes est à jamais ce que, dans ce temps-là, nous la voyons.

Nous ne la quittâmes guère. Nous errions, nous marchions à grands pas ou plus modérément, tour à tour, par les futaies, les routes et les sentes. Nous nous arrêtions par intervalles au bord de buissons, où nous faisons grande provende de mûres ou de framboises. Au couvert d'un chêne nous nous blottissions pendant une averse. Des cavaliers passaient, faisaient halte sous le feuillage, et repartaient au trot. Nous rencontrions peu de monde dans les chemins, et nous venions à des heures tardives déjeuner à la ferme Saint-Hubert, souper à l'auberge de Verrewinckel, comblés par l'accorte

« Mademoiselle Jeanne » d'omelettes au jambon, dorées, épaisses et ruisselantes.

Boistfort et Vieux-Boendael, la Petite Espinette, Groenendael de calme agreste, recueilli et reposant, dans quels secrets replis dissimulez-vous cette clairière dont la clarté allège les fonds verts qui tremblent et ce chemin de sable montueux où une charrette dételée demeure à l'abandon ? Nous avons lu un nom sur l'écriveau : Steenputtedelle, mais nous n'avons trouvé ni chaumière ni hameau ; c'est une solitude qui brille et qui nous enchante.

Comme nous nous en revenions, je ne sais soudain quelle griserie a saisi nos sens, a exalté le désir de ton odorat si sensible. Nous pénétrons dans le fourré. Nous découvrons le lacis inextricable de la plus abondante moisson de chèvrefeuille, — tu t'en souviens ? — que l'un ou l'autre nous ayons jamais vue.

Et nous voici dénouant les lianes, dégageant les tiges sveltes, serpentines, entor-

tillées à des arbrisseaux épineux, à des taillis murmurant d'abeilles, à des broussailles, à des feuillages que nous froissons et qui soudain se redressent, nous flagellent le visage. Du sang au bout des doigts nous pointe. Nous rions. Nous chantonnons. Nous accumulons au pied d'un hêtre notre butin fantastique. Nous luttons d'émulation ; nous cueillons toujours, sans fatigue, sans repos. Ah ! qu'éperdûment nous poursuivîmes ce délicieux ravage ! J'étais ivre, ton regard palpitait d'une joie profonde, grande amie ! Et quand enfin je te chargeai à brassée pleine des gerbes merveilleuses de ce chèvrefeuille comme toi blond, fin et souple autant que toi et non moins odorant, je t'aperçus tout entière enveloppée, embaumée, illuminée, transfigurée et heureuse, ô radieuse fée des fleurs, entre elles fêtée, vie de ma vie, foyer ardent de mon amour !...

Ah ! ces clairs jours de juillet et de paix, n'allons-nous pas bientôt les revivre ?

VIII

DÉDICACE

Aucun autre mieux que vous ne présente l'image de ce qu'il y a de meilleur, de plus noble parmi les hommes qui, vivant en Belgique, ont senti dans leur cœur, exalté dans leur pensée et exprimé par leur art la douleur, la grandeur, la force d'énergie et d'espoir où se recueillent, se trempent les âmes et le sol de notre fier pays. Aucun autre mieux que vous ne présente l'image de ce qu'il y a de meilleur, de plus noble parmi les hommes.

Vous êtes grand parmi les grands, glo-

rieux dans une gloire sans faste et sans bruit. Vous êtes grand, de même que nous vous connûmes simple et bon. Vous avez été l'ouvrier probe et humble de votre génie, et seul vous le méconnaissiez. Vous fûtes modeste, cher et puissant Maître; vous ne vous doutiez pas de votre valeur. Vous ne vous trouviez aucun mérite à avoir ressenti, au spectacle de la misère humaine ou de la splendeur féconde du travail, l'émotion formidable dont, en vous appliquant naïvement à améliorer votre métier, vous propagiez dans la matière inerte le frémissement unanime et vivant.

Vous ne vous êtes aperçu que de l'inégalité, fatale, hélas ! qui séparait votre idéal de ses réalisations. Pourtant, aux yeux des hommes, ces réalisations allument un flambeau de pitié, d'enthousiasme, d'admiration si fervent en vérité que, à travers les siècles et les espaces abolis, nul symbole de foi, de fête, de fraternité ne porte en soi une signification plus robuste ou

plus vaste que les symboles créés par vos doigts, serviteurs dociles de votre cœur.

Vous demeurez le garant magnanime du terroir que vous aimiez et qui n'a cessé de fortifier votre volonté inconsciente et sensible par l'inexhaustible exemple de son labeur, de son rêve intime, de sa souffrance et de sa beauté; vous avez dans une forme éternelle modelé le visage de sa patience laborieuse et suscité, en même temps, sous la lumière concentrée des regards et des gestes, l'éclatante certitude des saines moissons où triomphera l'humanité sublime.

Votre poignée de mains, Meunier ! c'était vous tout entier; vous vous donniez sans retenue. Pressentiez-vous ceux qui vous aimaient, ceux qui, sans rien dire, vous révéraient dans votre vie, sainte et pure comme votre art? Les peines, les deuils, les soucis ne vous furent pas ménagés. Ils s'abattaient sur votre courage inlassablement. L'universelle compassion

de votre âme tendre et farouche à chaque coup s'approfondissait; la sérénité de votre pensée n'était pas atteinte.

Je salue dans votre vie, Constantin Meunier, dans votre art, l'image la plus fidèle, la plus condensée, la plus nécessaire des vertus et de la foi qui magnifient et transfigurent les plus nobles, les meilleurs d'un pays laborieux et éprouvé; je salue l'image la plus fidèle, la plus condensée, la plus nécessaire des vertus et de la foi qui magnifient et transfigurent l'humanité.

M'est-il, sans fatuité ni excès de hardiesse, permis de placer, sous votre image invoquée, tribut chétif d'admiration et de gratitude, les pages où j'ai tenté de faire tressaillir quelques fugaces aspects de notre commune patrie, quelques souvenirs de mon cœur?

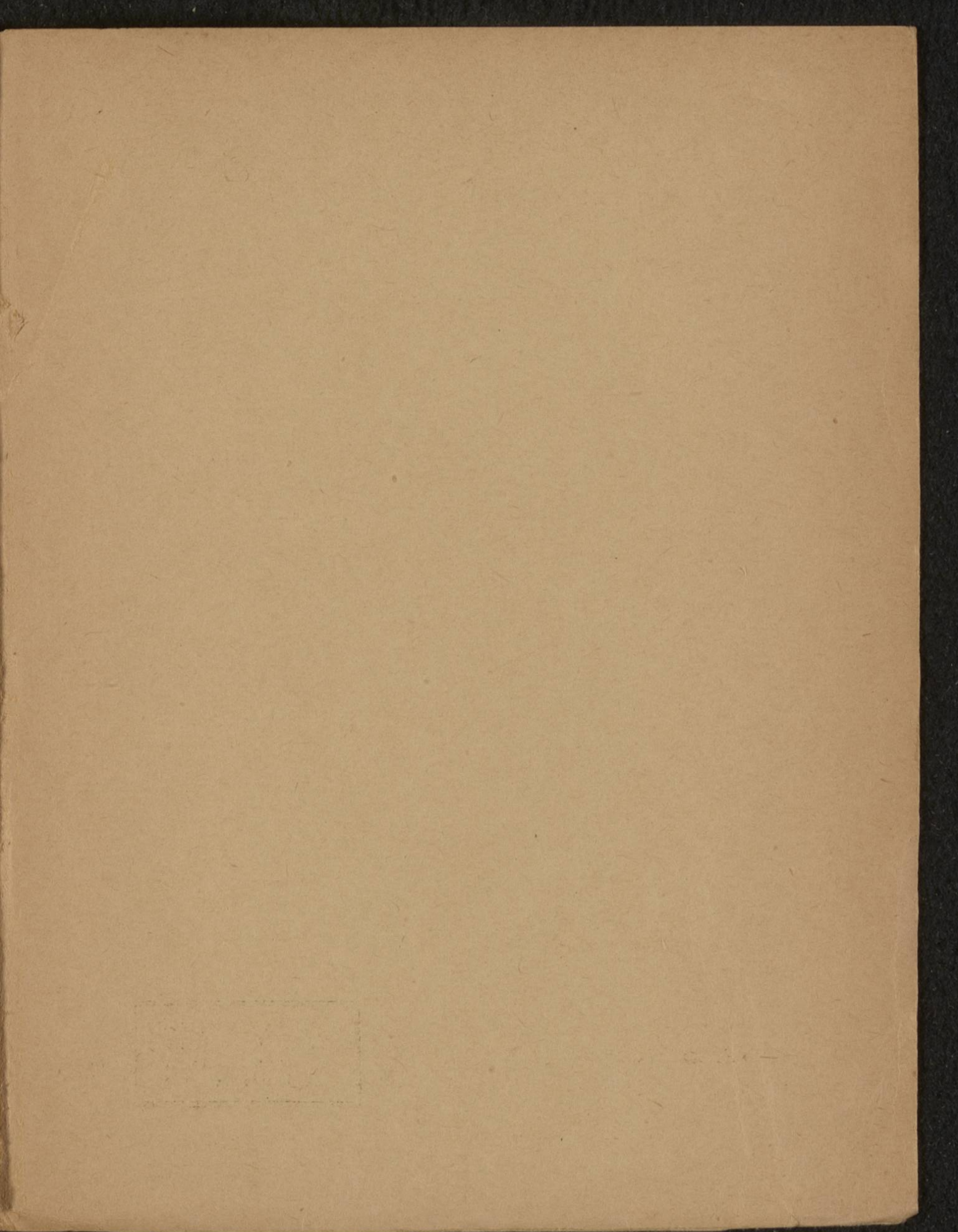
Juin 1918.

TABLE DES MATIÈRES

I. Semmerzaeke	5
II. Boom	23
III. Salzennes	31
IV. Marcinelle	42
V. A travers sites et visions	55
VI. Malines	79
VII. Le Chèvrefeuille	88
VIII. Dédicace	95

4517 — Tours, imprimerie E. ARRAULT et C^e.





Prix: 3 francs

Majoration temporaire
de 10 %₀. — Décision
du Syndicat des Éditeurs
du 11 février 1918